

**h e t s**

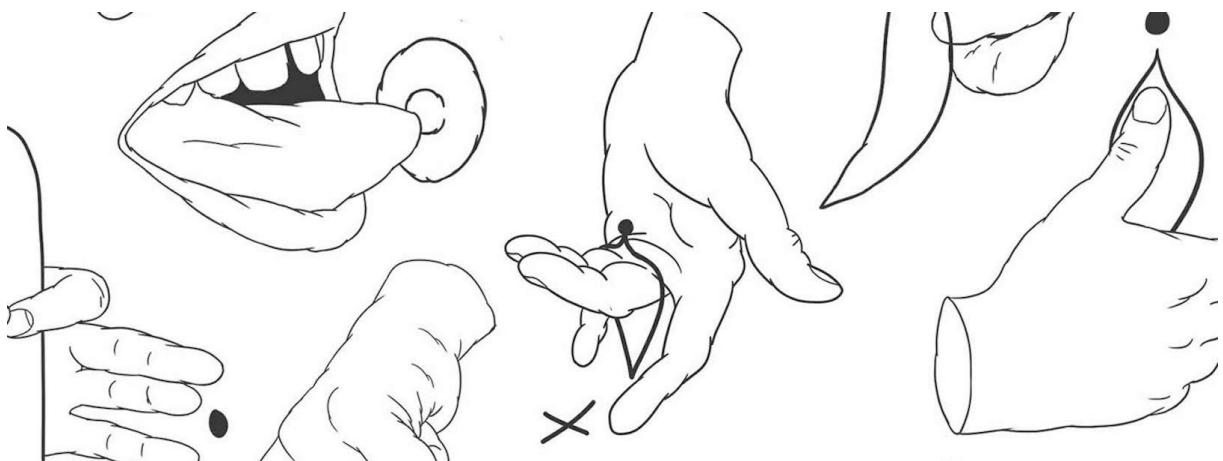
Haute école de travail social  
Genève  
Centre de formation  
continue (cefoc)

Travail de diplôme

---

**Au-delà de la pénétration :  
Questionner et dépasser les normes autour des sexualités**

---



DAS en Santé sexuelle : intervention par l'éducation et le conseil (2019 – 2021)

Septembre 2021

Valérie Huber  
22 rue Joseph-Girard – 1227 Carouge  
[huber.vale@gmail.com](mailto:huber.vale@gmail.com)

## Résumé

La santé sexuelle est définie par l’OMS comme un état de bien-être physique, émotionnel, mental et social relié à la sexualité. Elle exige par ailleurs une approche positive et respectueuse de la sexualité et des relations sexuelles, ainsi que la possibilité d’avoir des expériences plaisantes, en toute sécurité, sans coercition, discrimination et violence. Toutefois, les différents domaines de la santé sexuelle sont traversés par des rapports de pouvoir et (re)produisent des logiques de genre. Dans une perspective historique et en s’appuyant sur différentes recherches menées dans le champ des sciences sociales, ce travail invite à questionner la représentation hétéronormative du rapport sexuel compris comme une pénétration péno-vaginale et à dépasser plus largement les biais androcentrés et hétéronormés sur les sexualités. Il s’agit également d’esquisser des pistes concrètes pour la pratique professionnelle en santé sexuelle, que ce soit en éducation sexuelle ou en conseil en santé sexuelle, dans le but de ne pas reproduire les normes en matière de sexualité mais au contraire de les dépasser.

## Langage inclusif

Dans ce travail, je porte une attention particulière au langage, persuadée que les mots ont le pouvoir de faire exister ou au contraire d’invisibiliser la diversité. J’adopte donc un langage épïcène, en utilisant le point médian pour féminiser les désignations masculines et en appliquant la règle de l’accord de proximité. En utilisant les termes “hommes” ou “garçons” et “femmes” ou “filles”, je fais référence aux personnes cisgenres, c’est-à-dire celles qui se reconnaissent dans le sexe qui leur a été assigné à la naissance sur la base de la forme de leurs organes génitaux externes. Le sujet de mon travail a en effet pour objet de questionner principalement les normes sexuelles dans les couples hétérosexuels cisgenres. Afin de rendre visible la diversité des identités de genre et le continuum des sexes, je parle également de personnes avec un pénis et de personnes avec un clitoris. En effet, l’anatomie ne définit pas l’identité de genre et certaines personnes ne se reconnaissent pas dans le sexe qui leur a été assigné à la naissance, comme c’est le cas des personnes trans. Certaines personnes non-binaires ne se reconnaissent par ailleurs ni dans la catégorie “homme” ni dans la catégorie “femme”, et d’autres dans les deux à la fois. De même, la diversité des anatomies humaines et des identités de genre ne peut se réduire à deux catégories binaires. Du côté du sexe biologique, nous savons à présent qu’il s’agit plutôt d’un continuum, composé d’individus femelles, mâles et intersexes.



## Table des matières

Introduction.....	1
Développement .....	3
1. Ancrage théorique et sources utilisées .....	3
2. La norme de la sexualité hétérosexuelle en tant que pénétration péno-vaginale .....	4
2.1. Définitions.....	4
2.2. Une construction sociale et historique .....	5
2.2.1. De la sexualité reproductive à la sexualité pour le plaisir.....	5
2.2.2. De la naturalisation à la médicalisation des sexualités .....	6
2.2.3. Représentations des corps et de la sexualité des femmes et des personnes avec un clitoris .....	7
2.3. Les enjeux relatifs à cette norme .....	11
2.3.1. La diversité des pratiques sexuelles, des orientations sexuelles et affectives et des identités de genre .....	11
2.3.2. Un accès inégal au plaisir et à l'orgasme .....	14
2.3.3. Une hiérarchisation des sexualités et des individus .....	16
3. Au-delà de la pénétration .....	17
3.1. Éléments de remise en question de cette norme .....	17
3.1.1. Rapports de domination et biais androcentrés dans les sciences .....	17
3.1.2. Anatomie et plaisir sexuel des femmes et des personnes avec un clitoris ...	18
3.1.3. Anatomie et plaisir des hommes et des personnes avec un pénis .....	22
3.2. Alternatives .....	23
3.2.1. Ce qui constitue les sexualités .....	24
3.2.2. L'importance du vocabulaire .....	25
4. Constats et pistes pour l'intervention professionnelle en santé sexuelle .....	26
4.1. Éducation sexuelle .....	27
4.2. Conseil en santé sexuelle .....	29
4.3. Pistes pour la pratique professionnelle .....	29
Conclusion .....	32
Références bibliographiques .....	33

Image de couverture : Tirée de : Plã, J. (2020). *Jouissance Club : une cartographie du plaisir* [image de couverture<sup>1</sup>]. Marabout.

---

<sup>1</sup> Modifiée par *Les 3 sexes*\*. Source : <https://les3sex.com/fr/news/1594/essai-jouissance-club-une-cartographie-du-plaisir>



*Complexe clitoridien en 3D<sup>2</sup>*

« Nous devons revenir à nos sentiments premiers (ce qui n'est pas si facile qu'il y paraît), réinventer ce que nous appelons le "sexe", et éviter de tomber dans les clichés sur ce que nous devons ressentir, penser, désirer, et comment nous devons nous comporter sexuellement. »  
Shere Hite, citée dans Bouchard et Froissard, 2004, p. 10.

---

<sup>2</sup> Modélisation du complexe clitoridien en 3D réalisée par Odile Fillod et Philippe Cosentino, photographie par Marie Docher (sous licence Creative Commons). Tiré de : <http://carrefour-numerique.cite-sciences.fr/wiki/doku.php?id=projets:clitoris>

## Introduction

Mon intérêt pour la thématique des normes en matière de sexualités découle de ma formation antérieure en études genre et de l'habitude acquise de remettre en question ce qui est de l'ordre de l'impensé, ce qui est considéré et présenté comme "naturel". Différentes expériences m'ont menée à m'intéresser plus particulièrement à la norme de la pénétration péno-vaginale<sup>3</sup> dans le cadre des relations hétérosexuelles, qui est encore majoritairement perçue comme une pratique sexuelle allant de soi, "normale". C'est la lecture de l'essai de Martin Page, *Au-delà de la pénétration* (2019), qui m'a tout d'abord permis de réaliser à quel point j'avais moi-même intégré cette représentation. Par la suite, j'ai constaté que cette norme de la sexualité pénétrative est actuellement régulièrement thématiquée, notamment au travers de podcasts<sup>4</sup> et via les réseaux sociaux<sup>5</sup>. Enfin, les stages que j'ai réalisés en éducation sexuelle puis en conseil, entre septembre 2020 et juin 2021, m'ont permis de constater la place que continue d'occuper cette représentation hétéronormative<sup>6</sup> de la relation sexuelle, trop souvent réduite à la pénétration vaginale par le pénis. Il m'est alors apparu comme essentiel de pouvoir œuvrer à questionner cette norme, dans le but de pouvoir représenter la diversité des pratiques sexuelles et des orientations affectives et sexuelles, d'une part, et promouvoir d'autre part le plaisir sous toutes ses formes, au-delà des normes qui nous entravent. Ces préoccupations me semblent d'autant plus importantes qu'elles reflètent les besoins des nouvelles générations. En effet, selon l'enquête menée en Suisse en 2017 (Barrense-Dias et al., 2018, pp. 88-89) auprès d'un échantillon de jeunes âgé·e·s de 24 à 26 ans, les deux thèmes qu'elles et ils auraient souhaité voir abordés davantage lors des cours d'éducation sexuelle sont d'une part les stéréotypes, clichés et idées reçues sur la sexualité (33% des répondant·e·s), et d'autre part les pratiques sexuelles y compris la masturbation (31% des répondant·e·s).

« Dans ce travail, je vais explorer de manière théorique le concept de la pénétration péno-vaginale, en tant que norme hétéronormative instituant la sexualité hétérosexuelle comme pénétrative et reproductive. Cette réflexion s'inscrit dans le champ de la sociologie de la sexualité. En ce sens, elle se base sur le postulat que « rien ne va de soi dans la sexualité, et [que] la nécessaire réflexion sur les normes doit s'accompagner d'une observation minutieuse

---

<sup>3</sup> C'est-à-dire la pénétration d'un pénis dans un vagin.

<sup>4</sup> Plusieurs épisodes des Podcasts *Les couilles sur la table* et *Camille* abordent cette thématique.

<sup>5</sup> Par exemple les comptes Instagram *T'as joui* et *Mystère et boule d'orgasme*.

<sup>6</sup> C'est à dire la « présomption que l'hétérosexualité est la norme valide, et que les relations hétérosexuelles sont la référence pour la détermination de ce qui est normal (valide) ou non » (Dubuc & FNEEQ-CSN, 2017, p. 9).

des pratiques, des relations et des institutions » (Bozon, 2009, p. 7). Elle s'inscrit également dans la lignée des critiques féministes des sciences et des techniques, « qui se propose de déconstruire ce qui est donné comme nature à propos des corps sexués pour rendre compte des pratiques et des savoirs médicaux en tant que production » (Gardey & Hasdeu, 2015, p. 75) » (Huber, 2021, p. 1).

Je précise d'emblée qu'il ne s'agit en aucun cas d'ériger de nouvelles normes, ni d'inciter à renoncer à des pratiques sexuelles qui plaisent à de nombreuses personnes, mais d'esquisser des pistes pour une représentation des sexualités qui ne soient pas restreintes aux relations hétérosexuelles, d'une part, ni aux pratiques pénétratives, d'autre part. Pour reprendre les mots de Martin Page (2019), qui estime devoir à des femmes son désir de penser la pénétration, « aimer un acte n'empêche pas de le questionner et de le critiquer .... Critiquons nos plaisirs et nos joies, critiquons nos orgasmes et nos bonheurs, il y a là aussi des prisons et des pièges » (p. 11). Je suis persuadée qu'il est bénéfique pour tout le monde de pouvoir identifier ces normes qui tendent à nous enfermer dans des schémas étreints en matière de sexualité et à stigmatiser nos désirs et nos pratiques sexuelles.

Ce travail commencera par s'intéresser à la norme de la pénétration pénovaginale, en définissant ce dont il est question puis en exposant de quelle manière elle s'est constituée et quels sont les présupposés qui la sous-tendent. Il s'agira également de voir en quoi cette norme est problématique, notamment du point de vue de l'inégal accès au plaisir et des hiérarchies et injonctions qu'elle implique. Dans un deuxième temps, je présenterai certains des éléments ayant permis de critiquer la réduction de la sexualité hétérosexuelle à la pratique de la pénétration pénovaginale, principalement la mise en lumière des biais androcentrés dans les sciences médicales et les critiques faites à ce sujet par les féministes, aussi bien au sein de cercles militants que dans la recherche scientifique. Ensuite, je discuterai des alternatives permettant d'ouvrir nos représentations relatives aux pratiques sexuelles, en portant une attention particulière aux mots utilisés et à ce qu'ils véhiculent. La dernière partie de ce travail s'attachera enfin à esquisser des pistes de réflexion pour la pratique professionnelle des spécialistes en santé sexuelle.

## Développement

### 1. Ancrage théorique et sources utilisées

Les études genre, entendues comme « l'étude des processus de hiérarchisation des sexes, ainsi que la recherche des moyens de remettre en cause durablement ces processus » (Andro et al., 2010, p. 8) traversent ce travail. Il consiste en un effort de politisation de questions traditionnellement conçues comme relevant de la sphère privée et rend ainsi hommage aux mouvements féministes, en s'inscrivant dans l'une de leurs revendications majeures selon laquelle le personnel est politique :

« Ce slogan exprime l'idée que beaucoup des expériences personnelles qu'ont les femmes dans leur vie quotidienne, qui ne semblent liées qu'à leur situation individuelle, ont en vérité un fondement commun qui est à chercher dans leur position subordonnée dans des rapports de pouvoir entre les sexes. C'est dans ce contexte d'une politisation des expériences personnelles que celles qui apparaissent probablement comme les plus personnelles de toutes, à savoir les expériences sexuelles, ont fait l'objet d'une intense problématisation » (Mottier, 1994, p. 80).

L'Organisation mondiale de la Santé (OMS) a convenu en 2002 d'une nouvelle définition de la santé sexuelle comme

« Un état de bien-être physique, émotionnel, mental et social relié à la sexualité. Elle ne saurait être réduite à l'absence de maladies, de dysfonctions ou d'infirmités. La santé sexuelle exige une approche positive et respectueuse de la sexualité et des relations sexuelles, ainsi que la possibilité d'avoir des expériences plaisantes, en toute sécurité, sans coercition, discrimination et violence » (OMS Europe & BZgA, 2013, pp. 17-18).

Ce travail adopte toutefois une lecture critique de cette définition, dans une perspective féministe et militante. En effet, la santé sexuelle est traversée par des rapports de pouvoir et ses différents domaines « s'inscrivent ainsi dans des rapports sociaux de sexe qui (re)produisent des logiques de genre » (Debergh, 2020, p. 155). Elle est donc également porteuse « de nombreuses injonctions à être en bonne santé et à développer une bonne sexualité .... Ces injonctions pèsent tout particulièrement sur les femmes, qui ... rencontrent encore et toujours des difficultés à pouvoir disposer librement de leurs corps » (Debergh, 2020, p. 154). Il s'agira



donc dans ce travail de porter une attention particulière aux enjeux spécifiques liés au contrôle du corps des femmes cisgenres et à l'hétéronormativité.

Cette réflexion s'inscrit enfin dans la lignée de la pédagogie critique de la norme, développée en Suède dans les années 2000. Du fait que « les normes sont généralement considérées comme allant de soi et peuvent donc être difficiles à discerner ... », la première étape de tout travail critique sur les normes consiste donc à repérer les normes et à les rendre visibles » (Torrent, 2020, p. 144). Pour ce faire, je m'appuierai à la fois sur des travaux universitaires dans le champ des sciences sociales et sur des savoirs profanes et militants diffusés par différents moyens (livres, podcasts, réseaux sociaux). Les expériences faites à l'occasion de mes stages en éducation sexuelle et en conseil en santé sexuelle seront également mobilisées.

## 2. La norme de la sexualité hétérosexuelle en tant que pénétration péno-vaginale

Dans cette partie, je vais m'intéresser aux origines de la représentation encore largement répandue selon laquelle la pratique sexuelle de la pénétration péno-vaginale serait la manière "naturelle" et "normale" d'avoir une relation sexuelle pour les personnes cisgenres hétérosexuelles. Cette norme, qui est historiquement située et provient de différents champs disciplinaires, « a pour conséquence, aujourd'hui encore, de souvent renvoyer toute pratique sexuelle non pénétrative en-dehors de ce qui constitue un rapport sexuel et du côté de ce qui est communément appelé "préliminaires" » (Huber, 2021, p. 2). Je commencerai par définir certains termes, puis je continuerai en présentant quelques étapes marquantes de la constitution de cette norme, pour finalement montrer ce qui la rend problématique.

### 2.1. Définitions

Il convient avant tout de définir quelques termes. « Le Robert définit la pénétration comme un « mouvement par lequel un corps pénètre dans un autre »<sup>7</sup>. Le terme renvoie à une action, celle de « pénétrer dans quelque chose »<sup>8</sup>, ou encore celle « de s'introduire dans un lieu, d'entrer dans un territoire »<sup>9</sup>. Dans le domaine de la sexualité hétérosexuelle, ce terme renvoie à la pénétration du pénis dans le vagin – le coït – ou à la pénétration anale – la sodomie. Le *Dictionnaire des sexualités* (Mossuz-Lavau (Éd.), 2014) ne contient aucune entrée relative à la

---

<sup>7</sup> Le Robert Dico en ligne, définition du mot « pénétration » consultée le 01.06.2021 sur le site <https://dictionnaire.lerobert.com/definition/penetration>.

<sup>8</sup> Le Larousse dictionnaire en ligne, définition du mot « pénétration » consultée le 21.05.2021 sur le site <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/pénétration/59213>.

<sup>9</sup> Ibid.

pénétration pénovaginale ou au coït, ce qui peut être considéré comme révélateur de ce qui relève de l'impensé et donc de la norme. Il est toutefois question de la pénétration dans d'autres articles, qui mettent en avant la difficulté de définir la relation sexuelle, dans la mesure où il n'existe pas de consensus ni de représentation univoque de ce qui la constitue : « dans le passé, on tendait à considérer que seuls les rapports avec pénétration importaient : aujourd'hui, où l'on attache plus d'importance à la diversité des activités sexuelles, la restriction semble excessive » (Leridon, 2014, p. 717). Le terme de *préliminaires*, qui fait encore partie du vocabulaire actuel, nous permet également de voir, en creux, ce qui a longtemps été défini comme une relation sexuelle. Les préliminaires renvoient à « tout ce qui précède l'acte sexuel, c'est-à-dire les attouchements, caresses, baisers ou autres contacts que peuvent échanger des amants avant d'en venir à la relation sexuelle proprement dite » (Hédon, 2014, p. 669). Apparaît ici la double réduction du rapport hétérosexuel à la pénétration et des préliminaires à ce qui précède le coït » (Huber, 2021, pp. 1-2).

## 2.2. Une construction sociale et historique

« Nous allons voir à présent comment cette norme de la sexualité pénovaginale s'est constituée dans l'histoire, puis quelles critiques lui ont été adressées. Pour avancer dans notre réflexion, nous avons en tête les éléments suivants. L'universitaire et écrivaine anglaise Stevi Jackson a montré que :

« L'équation forcée entre sexe = coït = acte effectué par un homme sur une femme n'est pas la conséquence inévitable d'une relation entre une anatomie mâle et une anatomie femelle, mais le produit des relations sociales à l'intérieur desquelles ces deux corps se rencontrent » (Jackson, 2006, citée dans Debergh & Torrent, 2020, p. 17).

De même, le sociologue américain Gagnon (2008) a montré que les conduites humaines, dont les conduites sexuelles, sont des conduites sociales qui sont produites par un ensemble de scripts. Les comportements sexuels ne sont ni naturels ni innés, mais le résultat d'un apprentissage social dans un contexte temporel et culturel spécifique. Ils sont en ce sens influencés par des scripts sexuels qui varient selon l'époque et le lieu » (Huber, 2021, p. 2).

### 2.2.1. De la sexualité reproductive à la sexualité pour le plaisir

Dans les sociétés occidentales, l'héritage judéo-chrétien a pesé et pèse encore très fortement sur les représentations de la sexualité : « le message biblique a imposé une symbolique très

asymétrique, fondée sur la complémentarité hiérarchique des sexes et la domination masculine, et sur l'idée que le seul acte sexuel licite est celui qui se réalise à des fins procréatrices » (Lett, 2018, p. 96). Giarni (2007a) parle d'un « dispositif médico-légal et religieux d'encadrement de la vie sexuelle... [qui] a continué à considérer, jusqu'au milieu du vingtième siècle, que la normalité sexuelle résidait exclusivement dans l'accomplissement de la sexualité reproductive dans le cadre du mariage » (p. 56), et donc hétérosexuelle. Il faudra donc un long processus social et historique pour mettre fin à cette « triple identification de la sexualité à la procréation, au couple marié et à l'hétérosexualité » (Bozon, 2009, p. 28). Ce n'est finalement qu'au cours du vingtième siècle que la conception du cadre propice à la sexualité se transformera de manière radicale, « passant d'une centration sur la reproduction à une activité déterminée par l'attraction réciproque et la recherche de plaisir » (Martin et al., 2018, p. 216). Le fait que la sexualité ait longtemps été considérée dans un cadre très restrictif, marital, procréatif et hétérosexuel, est donc un premier élément pour comprendre la focalisation sur la pénétration vaginale, au détriment de l'organe du plaisir qu'est le clitoris et en passant sous silence la diversité des pratiques sexuelles et des orientations sexuelles et affectives.

### 2.2.2. De la naturalisation à la médicalisation des sexualités

L'histoire des sexualités a permis de mettre en lumière un processus de naturalisation de la sexualité, qui fait « qu'il nous est parfois difficile d'historiciser cette notion tant elle nous semble naturelle » (Boehring, 2018, p. 18). Comme l'explique le sociologue Alain Accardo :

« En matière de connaissance des faits sociaux, l'un des principaux obstacles est assurément le *naturalisme*, [cette] attitude qui consiste à regarder les faits sociaux comme des phénomènes "naturels" et plus précisément à expliquer les pratiques et les comportements humains en invoquant systématiquement une "nature humaine" supposée » (Accardo, 1997, p. 11).

Une conception naturaliste de la sexualité – qui est vectrice de rapports de pouvoir, comme le sont plus généralement les "discours sur la nature" – continue d'impacter nos représentations actuelles de la sexualité. C'est particulièrement le cas pour la pratique de la pénétration vaginale, considérée comme "naturelle" et "normale". Pourtant :

« Comme toute pratique sociale, la sexualité est un apprentissage et les individus y sont socialisés. Toute société définit ainsi ce qui est censé procurer du plaisir et les

circonstances dans lesquelles il est souhaitable ou non d'éprouver du plaisir sexuel, de même qu'elle établit les modalités de son apprentissage » (Andro et al., 2010, p. 8).

La représentation encore prégnante de la sexualité hétérosexuelle "naturelle" repose sur une vision binaire et essentialiste des hommes et des femmes, qui les considère comme des êtres fondamentalement différents et complémentaires. Cette conception impacte également les représentations traditionnelles des sexualités "masculine" et "féminine". Giami (2007b) les résume ainsi : la fonction sexuelle masculine serait « inscrite dans la nature biologique et irrépressible du besoin sexuel... [et] caractérisée par la centralité du pénis (un organe) et la simplicité de son fonctionnement » (p. 135). A l'inverse, les représentations de la sexualité féminine « accordent une place centrale aux dimensions psychologique, émotionnelle et relationnelle, de même qu'à la faiblesse en intensité des désirs et de l'excitation sexuelle » (Giami, 2007b, p. 135).

Un autre élément de compréhension est à chercher du côté de la médicalisation progressive de la sexualité et des rapports de pouvoir qui la sous-tendent. Le sociologue Peter Conrad (1992, cité dans Giami, 2009) a défini la médicalisation comme « un processus selon lequel des problèmes non médicaux en arrivent à être définis comme des problèmes médicaux, le plus souvent en terme [sic] de maladies ou de troubles » (pp. 5-6). Giami (2009) nous rappelle que « le destin de la sexualité s'est inscrit de manière indissociable dans les développements de la science et de la médecine et des différentes approches médicales et psychologiques » (Giami, 2009, p. 4). Les représentations relatives aux corps et à la sexualité, principalement en ce qui concerne les femmes, ont donc été façonnées par l'évolution des savoirs médicaux. Or, comme l'ont relevé les historien-ne-s des femmes, ces représentations ont été pendant longtemps principalement produites par des hommes, et « les femmes ont été souvent les objets du savoir et non ses sujets » (Parini, 2006, p. 13). Cet enjeu des biais androcentrés, qui prennent l'être humain masculin comme référence pour penser le monde, et de leur impact sur l'élaboration des savoirs autour des sexualités sera repris par la suite.

### 2.2.3. Représentations des corps et de la sexualité des femmes et des personnes avec un clitoris

Dans cet effort de compréhension de l'origine de la norme de la pénétration vaginale, il est important de considérer l'évolution des discours médicaux sur les corps et la sexualité des femmes et des personnes avec un clitoris. Nous nous concentrons sur ces dernières, car ce sont

elles qui ont été la cible des nouveaux discours médicaux sur la sexualité au tournant du dix-huitième siècle. On considère effectivement à cette époque que :

« Les hommes sont les agents de la raison et du progrès, tandis que les femmes, êtres déraisonnables, sont des objets privilégiés de l'observation ... “La” femme est donc un monde à explorer, cet autre que l'on doit apprendre à connaître en tant que corps et être sexué ... Dans un premier temps, seul le sexe féminin est sexué – comme si les hommes, qui représentent l'universel, n'avaient pas d'appareil génital. Toute l'attention des médecins se concentre sur la capacité de reproduction des femmes ... » (Gardey, citée dans Vincent, 2018).

Dans l'antiquité, les discours médicaux sont marqués par une conception phallomorphique des organes sexuels, c'est-à-dire la représentation du sexe féminin en tant que version similaire, mais inférieure, du sexe masculin (Chaperon, 2016). Dans cette « représentation antique du “sexe unique” ..., les femmes n'étaient pas différentes des hommes par leur corps ; elles étaient seulement des mâles moins parfaits ..., situés hiérarchiquement et métaphysiquement à un niveau plus bas » (Bozon, 1999, pp. 10-11). Vers le milieu du dix-huitième siècle, la conception qui se met en place présente au contraire les corps mâles et femelles comme des « opposés incommensurables, horizontalement ordonnés » (Laqueur, 1990, cité dans Bozon, 1999, p. 11). Nous pouvons déjà noter qu'il faudra attendre la deuxième vague des mouvements féministes et la féminisation de la médecine et de la sexologie pour qu'apparaissent des représentations autonomes des organes sexuels féminins, ne faisant pas référence aux organes sexuels masculins (Chaperon, 2016).

La bande-dessinée *L'affaire clitoris* (Loup & Saint-Lô, 2021) retrace les étapes des nombreuses “découvertes” et “redécouvertes” qu'on fait des hommes médecins au sujet des organes sexuels des femmes et de leur plaisir sexuel. J'en reprends quelques-unes dans ce paragraphe. Au deuxième siècle de notre ère, les premières descriptions détaillées du clitoris sont faites par des médecins grecs, parmi lesquels Galien : « dans le modèle galénique, le vagin est vu comme l'inverse “interne” du pénis » (Loup & Saint-Lô, 2021, p. 98), un manque de chaleur l'ayant empêché de descendre. Au milieu du seizième siècle, trois anatomistes italiens, Eustachi, Colombo et Falloppio, observent tour à tour par la dissection la partie interne et donc cachée du clitoris. A la suite de ces recherches, la désignation de cet organe en tant que “clitoris” s'impose. Petit à petit et « contrairement à la conception galénique où, finalement, dans le coït s'emboîtaient deux pénis, celui interne de la femme étant fait pour accueillir celui externe de

l'homme, le clitoris, conçu désormais comme un petit pénis, semble se suffire à lui-même » (Loup & Saint-Lô, 2021, p. 101). Au dix-huitième siècle, le clitoris suscite des craintes en raison du plaisir qu'il procure aux femmes lorsqu'elles se masturbent. S'ensuit une réprobation de la masturbation pour les femmes. L'excision et la clitoridectomie sont pratiquées à différents moments de l'histoire : déjà évoquées par Galien, elles sont particulièrement nombreuses entre les années 1830 et 1960. Les motifs sont divers : glands considérés trop proéminents, pratiques masturbatoires jugées déviantes, lutte contre la "nymphomanie" ou l'"hystérie", etc. En même temps, la masturbation clitoridienne est prônée par plusieurs médecins pour soigner les maux précités et les premiers vibromasseurs sont inventés à cet effet. En 1840, le médecin Charles Négrier dissocie l'orgasme féminin de l'ovulation et de la procréation. Contrairement à ce qu'elle croyait jusqu'alors, « l'humanité comprend qu'en fait, la femme n'a pas besoin de jouir pour procréer » (Loup & Saint-Lô, 2021, p. 104). En 1844, le médecin Kobelt décrit précisément les organes génitaux mâle et femelle, dont le clitoris, en incluant ses bulbes. En 1875, le mécanisme de la fécondation de l'ovule par les spermatozoïdes est expliqué par l'embryologiste Van Beneden, ce qui vient confirmer que le clitoris ne joue aucun rôle dans la reproduction (Loup & Saint-Lô, 2021).

Le film d'animation *Le clitoris* (Malépart-Traversy, 2016) présente également certaines évolutions des discours médicaux masculins relatifs à la sexualité des femmes et à l'importance qui est ou non donnée à leur plaisir. Pendant l'Antiquité et jusqu'au Moyen-Âge, l'orgasme des femmes est recommandé pour tomber enceinte. Par ailleurs, il est conseillé aux femmes de jouir pour libérer leurs tensions sexuelles, ce jusqu'au dix-neuvième siècle. Dans les années 1800, des médecins déclarent que l'orgasme chez les femmes serait responsable de maladies, dont l'hystérisme. Le clitoris est alors déclaré « complètement inutile ». Un intérêt est ensuite à nouveau porté au plaisir clitoridien, dans un but de sauvegarde des mariages (Malépart-Traversy, 2016).

Au-delà de l'évocation de ces quelques éléments, il convient de présenter davantage les représentations qui ont marqué plus durablement la manière de se représenter les corps des femmes et leur sexualité. En ce qui concerne la conception de la sexualité et du désir des femmes dans l'histoire, « l'idée suivant laquelle les femmes sont peu ou pas sensuelles (ou peu ou pas concernées par le désir et la sexualité) n'a pas toujours été » (Gardey, 2018, p.11). Des thèses contradictoires prônant l'absence de sensualité chez les femmes ou au contraire son excès se sont ainsi succédé dans le temps. C'est entre la fin du dix-huitième siècle et le début du dix-

neuvième siècle qu'est apparue l'idée d'une moindre sensualité "naturelle" des femmes, avant de devenir au milieu du dix-neuvième siècle un moindre "appétit" sexuel (Gardey, 2018). Cette idée reste encore prégnante aujourd'hui : « l'homme serait fortement conduit par son désir et sa demande de relation sexuelle alors que la femme serait "seulement" ou "éventuellement" réceptive à cette demande, et donc sans pulsion ou désir propres » (Gardey, 2018, p. 12). Plutôt que descriptives, ces représentations prescrivent ce qui est socialement attendu des hommes et des femmes en matière de comportements sexuels. Elles naturalisent aussi faussement les rapports sociaux de pouvoir entre hommes et femmes, passant notamment sous silence la socialisation différenciée des hommes et des femmes en matière de sexualité.

« Les travaux de Freud dans le champ de la psychanalyse ont eu un énorme impact sur les normes de genre en matière de sexualité. Si son œuvre a permis de nombreuses avancées dans la compréhension de la sexualité, par exemple « la séparation entre sexualité et procréation... [et] l'importance de la sexualité infantile » (Jaspard, 2017, p. 36), elle a contribué massivement à une « excision culturelle du clitoris » (Mazaurette & Mascret, 2016) dans les sociétés occidentales. Freud a en effet opéré une distinction entre un hypothétique orgasme vaginal – celui des femmes "matures" – et l'orgasme clitoridien – celui des petites filles : « la transformation de la petite fille en femme est caractérisée par le fait que cette sensibilité [dont le clitoris est le siège] se déplace en temps voulu et totalement du clitoris à l'entrée du vagin » (Freud, 1922, cité dans Mazaurette & Mascret, 2016, p. 58) » (Huber, 2021, p. 3). Cet héritage freudien, à savoir « le cadrage androcentré de l'orgasme féminin (soit l'équivalence postulée entre sexualité et pénétration) » (Gardey, 2018, p. 21) a marqué la culture psychanalytique et plus largement les sociétés occidentales. Il fut par la suite l'objet de vives critiques de la part des mouvements féministes, nous y reviendrons plus loin dans ce travail.

« En sexologie, les travaux d'Alfred Kinsey et de ses collègues sur le comportement sexuel dans les années 1950, puis ceux de William Masters et Virginia Johnson sur la réponse sexuelle humaine dans les années 1960 ont permis de montrer que « contrairement au présupposé psychanalytique, le vagin serait un organe peu sensible chez les femmes » (Burgnard, 2012, p. 223). Ils ont également contribué « à l'égale reconnaissance des plaisirs sexuels masculins et féminins en démontrant qu'ils répondent à une physiologie similaire » (Rennes (Éd.), 2021, p. 547). Les observations empiriques de Masters et Johnson ont opéré un tournant majeur dans la manière d'appréhender la sexualité hétérosexuelle, dans la mesure où ils ont permis de placer sa fonction érotique au premier plan, avant ses fonctions reproductives (Giami, 2014). De

même, leur cycle de la réponse sexuelle humaine – constitué des phases d’excitation, de plateau, d’orgasme et de résolution – a permis de repenser l’orgasme non plus comme « le complément plus ou moins obligé de la fonction reproductive, autrefois considérée comme le processus biologique naturel de la sexualité, mais bien [comme] le phénomène psycho-physiologique central de la réponse sexuelle » (Giarni, 2014, p. 531). En revanche, les travaux précités étaient également porteurs de la vision différentialiste des sexualités “masculine” et “féminine”, construite au dix-neuvième siècle, que Giarni (2007b) résume ainsi : « la nature biologique et irréprouvable de la sexualité masculine, et des “besoins” liés à sa “pulsion”, et la nature psychologique et contrôlable de la sexualité féminine, associée de façon dominante au romantisme et aux sentiments amoureux » (p. 139). Ils ont donc contribué à consolider cette opposition idéologique au cours du vingtième siècle, en érigeant le comportement sexuel masculin et la réponse sexuelle masculine comme normes, d’une part, et comme cadres de référence pour penser le comportement sexuel et la réponse sexuelle féminines, d’autres part (Giarni, 2007b) » (Huber, 2021, pp. 3-4).

### 2.3. Les enjeux relatifs à cette norme

Dans cette partie, je mettrai en lumière ce qui rend problématique, à différents égards, la persistance de la représentation normative de la relation sexuelle en tant qu’une pénétration pénéo-vaginale. S’il s’agit d’une pratique sexuelle qui apporte du plaisir à beaucoup de personnes, particulièrement les hommes cisgenres hétérosexuels, elle ne constitue pas le moyen le plus efficace d’éprouver du plaisir pour beaucoup d’autres, principalement les femmes cisgenres hétérosexuelles. Il ne s’agit évidemment pas d’empêcher cette pratique, mais plutôt de la rendre moins incontournable dans le répertoire des pratiques hétérosexuelles. Si cette norme est questionnée et apparaît moins comme allant de soi, les chances sont plus grandes que tout le monde puisse trouver des espaces de liberté dans sa manière de vivre sa sexualité (ou de ne pas la vivre, notamment pour les personnes asexuelles).

#### 2.3.1. La diversité des pratiques sexuelles, des orientations sexuelles et affectives et des identités de genre

Même si les différents rapports sociaux de pouvoir structurant les sociétés occidentales tendent à invisibiliser cette réalité, il est essentiel de rappeler qu’il n’y a pas que des personnes cisgenres et hétérosexuelles, que l’ensemble des couples n’est pas constitué d’une personne avec un pénis et d’une personne avec un clitoris, que certains des couples cisgenres ne pratiquent pas la



pénétration vaginale et qu'il existe des pratiques sexuelles non pénétratives. La réalité est beaucoup plus large et reflète la diversité des pratiques sexuelles, des orientations sexuelles et affectives et des identités de genre.

La dernière enquête nationale menée en 2017 sur les comportements sexuels des jeunes Suisses et Suissesses âgé·e·s de 24 à 26 ans (Barrense-Dias, et al., 2018) nous permet d'avoir quelques données récentes. Concernant l'identité de genre, 0.4% des répondant·e·s ont été catégorisé·e·s comme trans, sur la base de leurs réponses aux questions relatives à leur identification en termes de sexe et de genre (pp. 89-90). En ce qui concerne les orientations sexuelles et affectives des personnes répondantes, 0.6% des femmes et 0.4% des hommes ont déclaré ne ressentir d'attraction pour personne (pp. 74-75), c'est-à-dire être asexuelles. En combinant les réponses à différentes questions de l'enquête, à savoir celles relatives à l'attraction, aux expériences sexuelles à proprement parler et à l'orientation sexuelle et affective, les chercheurs et chercheuses estiment que 17% des répondant·e·s (19.7% de femmes et 14.4% d'hommes) ne sont pas exclusivement hétérosexuel·le·s (pp. 75-76).

Concernant la diversité des pratiques sexuelles, cette nouvelle étude a inclus dans les questionnaire différents types de pratiques sexuelles, pénétratives ou non pénétratives : les caresses, la pénétration avec les doigts, le sexe oral (cunnilingus et fellation) reçu ou donné, ainsi que les pénétrations vaginale et anale avec le pénis ou un objet (Barrense-Dias et al., 2018, p. 43). Toutefois, l'étude ne fournit pas d'indications relatives à la fréquence de ces différentes pratiques, ni au plaisir qu'elles procurent (si ce n'est lors de la première expérience de sexe vaginal et de sexe anal). L'immense majorité des répondant·e·s (95.3%) ont expérimenté le sexe vaginal, dont la moitié durant la semaine précédant l'enquête. En termes de fréquence, 49.7% des répondant·e·s (49.2% des femmes et 50.2% des hommes) déclarent le pratiquer souvent, soit plus d'une fois par semaine, ou très souvent, c'est-à-dire presque tous les jours (p. 69). Si l'on inclut les personnes ayant répondu "parfois" à cette question, soit une pratique d'une fois à quatre fois par mois, on arrive à un total de 87,6% des répondant·e·s (91% des femmes et 84% des hommes).

Les résultats montrent encore que 96,4% des répondant·e·s ont pratiqué le sexe oral, à savoir la fellation et/ou le cunnilingus (p. 68). En ce qui concerne le sexe anal, 49% des répondant·e·s (le pourcentage est le même chez les femmes et les hommes) l'ont expérimenté. Cette pratique est relativement rare en comparaison avec le sexe vaginal, puisque 55.1% des répondant·e·s la

pratiquent entre une et quatre fois par année, 14% entre une et quatre fois par mois, et 2.7% plus d'une fois par semaine. Du côté des hommes, 41% d'entre eux ne l'ont pratiqué qu'avec des femmes, 5.9% qu'avec des hommes, et 2.1% avec des femmes et des hommes. Du côté des femmes, 47.9 % d'entre elles ne l'ont pratiqué qu'avec des hommes, 0.7% qu'avec des femmes, et 0.4 % avec des femmes et des hommes (p. 70).

« Selon la dernière enquête *Contexte de la sexualité en France*, « en 2006, 5% des Françaises interrogées ... ont dit avoir “souvent” des rapports sexuels sans pénétration avec leur partenaire actuel, et 26% “parfois” » (Leridon, 2014, p. 717). De fait, « la sexualité ne se limite pas à la pénétration vaginale entre partenaires conjugaux ou amoureux et la plupart des individus expérimentent d'autres pratiques et les intègrent éventuellement à leur répertoire » (Bozon, 2008, p. 273). Toutefois :

« Toutes les pratiques sexuelles n'ont pas la même légitimité. La pénétration vaginale est relativement universelle, mais d'autres ne font pas partie du répertoire de tous [et toutes] et peuvent être sous-déclarées. Fellation et cunnilingus ont été pratiqués au moins une fois dans leur vie par 80% et 85 % des personnes interrogées, sans différence entre les femmes et les hommes » (Bajos & Bozon, 2007, p. 26).

En ce qui concerne la pénétration anale, « elle n'a été expérimentée que par une minorité des personnes, et les femmes la déclarent moins que les hommes (37 % contre 45 %) » (Bajos & Bozon, 2007, p. 27). Toutefois, « la place que la sexualité non pénétrative occupe dans le répertoire sexuel des femmes et des hommes reste peu explorée. Dans un contexte où le modèle de la sexualité hétérosexuelle monogame et pénétrative constitue un système normatif structurant, la question de l'autonomie d'une sexualité non pénétrative reste posée » (Andro & Bajos, 2008, p. 297) » (Huber, 2021, pp. 5-6). Les pratiques sexuelles non pénétratives restent globalement une « réalité oubliée » (Andro & Bajos, 2008) en France, mais la dernière enquête fournit quelques chiffres. En 2006, 36% des femmes et 39% des hommes considéraient qu'un rapport sexuel n'impliquait pas forcément une pénétration (bien que 95,5% des femmes et 97,7% des hommes aient décrit un rapport sexuel avec pénétration vaginale pour parler de leur première relation sexuelle). De même, 19% des femmes et 30% des hommes avaient déjà eu au moins un-e partenaire sexuel-le avec lequel elles ou ils n'avaient eu que des rapports sans pénétration (particulièrement parmi les plus jeunes). Enfin, pour 45% des femmes, les caresses mutuelles étaient la pratique préférée, devant la pénétration vaginale (37%) (Andro & Bajos, 2008).

### 2.3.2. Un accès inégal au plaisir et à l'orgasme

Je vais à présent me pencher sur quelques chiffres relatifs à l'orgasme, en tant que révélateur du plaisir qui est pris sexuellement. Je précise ici que la pression à l'orgasme est une réalité et peut venir entraver les sexualités, d'une part, et que le plaisir ne se résume pas et n'implique pas forcément d'arriver à l'orgasme.

L'enquête suisse précitée (Barrense-Dias et al., 2018) sur les comportements sexuels des jeunes ne contient pas de données sur le plaisir ou l'orgasme associé aux différentes pratiques sexuelles, si ce n'est en ce qui concerne la première expérience sexuelle impliquant une pénétration vaginale ou une pénétration anale. Il est intéressant de noter que 94% des hommes considèrent leur première expérience de la pénétration vaginale comme plaisante ou très plaisante, alors que pour 69% des femmes, cette première expérience est considérée comme très déplaisante, déplaisante ou neutre (pp. 69-70). Cela semble indiquer que l'expérience du plaisir au travers de la pénétration vaginale est moins immédiate et évidente pour les femmes cisgenres que pour les hommes cisgenres, ce qui en soit n'a rien d'étonnant lorsqu'on considère l'anatomie des organes sexuels des femmes et personnes avec un clitoris. Malgré cette réalité, nous avons vu plus haut que la pénétration vaginale continue à occuper une place centrale dans les pratiques hétérosexuelles.

Une enquête (Frederick et al., 2018) publiée dans la revue scientifique américaine *Archives of Sexual Behaviours* a permis d'établir qu'il existait un écart orgasmique très important entre les hommes hétérosexuels et les femmes hétérosexuelles américain·e·s. 95% des hommes hétéros ont déclaré arriver généralement à l'orgasme lors des relations sexuelles survenues dans le dernier mois, contre 65% des femmes hétéros. Si cet écart était déjà connu, l'enquête a en plus permis d'illustrer l'impact de l'orientation sexuelle et affective sur la probabilité d'atteindre l'orgasme lors d'un rapport sexuel. Derrière les hommes hétérosexuels qui étaient les plus nombreux (95%) à déclarer arriver généralement toujours à l'orgasme, il y avait les hommes homosexuels (89%), les hommes bisexuels (88%), les femmes homosexuelles (86%), les femmes bisexuelles (66%) et enfin, les femmes hétérosexuelles (65%). L'enquête fournit également de précieuses informations sur les pratiques sexuelles qui permettent aux femmes d'atteindre l'orgasme, quelle que soit leur orientation sexuelle et affective. En comparaison avec les femmes qui atteignaient l'orgasme moins fréquemment, celles qui l'atteignaient plus fréquemment avaient plus de probabilités, entre autres éléments, de recevoir davantage de sexe

oral, d'avoir eu un dernier rapport sexuel plus long, d'être plus satisfaite de leur relation et de demander à leur partenaire ce dont elles avaient envie (Frederick et al., 2018).

Dans leur livre *La revanche du clitoris*, Maïa Mazurette et Damien Mascret (2016) reprennent les résultats des travaux d'Helen Fischer publiés en 2014, selon lesquels les femmes hétérosexuelles atteignent l'orgasme dans 61,6 % des rapports sexuels, contre 74,7 % pour les femmes homosexuelles. « Sachant qu'a priori leur anatomie est la même, cette différence montre soit que les lesbiennes connaissent mieux leurs corps, soit que leurs pratiques sont plus efficaces ... soit les deux à la fois » (p. 41). D'autres enquêtes relatives à la sexualité des femmes qui ont du sexe avec des femmes nous informent sur les pratiques sexuelles les plus efficaces pour atteindre l'orgasme, qui ont toutes en commun d'impliquer une stimulation clitoridienne, sans surprise. Certaines données de ces enquêtes ont été reprises par l'association suisse romande *les Klamydia's* (2017) dans son jeu de société le *Lez Game*, notamment celle menée par la sexologue Diane Brandone entre décembre 2015 et mars 2016. Selon cette enquête, la pratique sexuelle la plus efficace pour atteindre l'orgasme pour les femmes qui ont du sexe avec des femmes est de se masturber elles-mêmes. Par ailleurs, 42% des femmes d'entre elles pratiquent le cunnilingus au moins une fois par semaine et seules 8% pratiquent la pénétration vaginale une fois par jour (Brandone, 2016, dans *Les Klamydia's*, 2017).

Au-delà du fait que la pénétration vaginale peut ne pas être très efficace pour procurer du plaisir aux personnes qui la reçoivent, nous n'avons pas abordé ici le fait qu'elle peut être désagréable, douloureuse, voire dans certains cas, impossible. Je pense ici notamment au vaginisme qui cause des contractions involontaires des muscles du vagin, aux douleurs vulvaires chroniques comme la vulvodynie, ou encore aux personnes ayant un traumatisme en lien avec des violences sexuelles vécues. Du côté des personnes qui pénètrent, il en existe aussi qui n'apprécient pas forcément cette pratique, n'en ont pas envie, voire la redoutent. La norme de la pénétration pénéo-vaginale induit en effet une injonction relative à la nécessité de l'érection du pénis, ce qui peut créer des angoisses de performance, particulièrement chez les jeunes hommes. La focalisation sur la pénétration vaginale, lorsqu'elle est une injonction, peut générer de la honte ou un sentiment de non-adéquation pour les personnes qui ne souhaitent ou ne peuvent pas la pratiquer, quel qu'en soit le motif. Tout en prenant en compte les souffrances que peuvent causer les difficultés érectiles, l'éjaculation vécue comme "précoce", les douleurs lors de la pénétration ou encore une lubrification perçue comme "insuffisante", il me semble que ces "dysfonctions" acquièrent une dimension particulièrement problématique en raison du cadre

normatif de la sexualité pénétrative hétérosexuelle, qui induit une focalisation sur le pénis et son érection, d'une part, et sur le vagin et sa lubrification, d'autre part. Si le répertoire sexuel était élargi, alors certaines de ces difficultés pourraient peut-être perdre de leur importance.

### 2.3.3. Une hiérarchisation des sexualités et des individus

La norme de la sexualité vaginale pénétrative est également problématique en ce sens qu'elle contribue à hiérarchiser les pratiques sexuelles, d'une part, et les individus, d'autre part. Nous avons déjà abordé le fait que les pratiques non pénétratives sont encore fréquemment reléguées au rang de "préliminaires", ce qui est en soi problématique. La pénétration vaginale dans le cadre d'une relation hétérosexuelle est également souvent porteuse d'une vision asymétrique des personnes en présence, en considérant qu'il y aurait d'un côté une femme pénétrée, "passive" et "soumise", et de l'autre un homme pénétrant, "actif" et "dominant". Les mots servant à décrire le coït dans le langage populaire relèvent souvent d'un vocabulaire de la domination et de la conquête. Cette représentation nous vient de l'époque médiévale, au cours de laquelle l'acte sexuel est défini comme « quelque chose que quelqu'un fait à quelqu'un d'autre » (Mazo Karras, 2005, citée dans Lett, 2018, p. 99). Ainsi :

« Dans tout acte sexuel [il existe] un sujet agissant et un sujet passif, l'acte charnel n'ayant pas la même signification pour l'un et l'autre. Le coït ... n'est pas pensé en termes de réciprocité. On doit considérer les deux partenaires comme n'accomplissant pas le même acte. D'autre part, dans un contexte de forte domination masculine et de non-reconnaissance de relations entre partenaires de même sexe, l'actif est l'homme et la passive est la femme » (Lett, 2018, pp. 99-100).

Pour reprendre les mots d'Elsa Dorlin (2008), le genre est « déterminé par la sexualité, comprise comme système politique, en l'occurrence l'hétérosexualité reproductive, qui définit le féminin et le masculin par la polarisation sexuelle socialement organisée des corps » (p. 55). Ces normes de genre, fondées sur des catégories binaires, figées et asymétriques du masculin et du féminin, continuent aujourd'hui de tracer une frontière entre les pratiques sexuelles attendues des hommes et des femmes et celles qui seraient "anormales". On définit donc des pratiques sexuelles sur la base du sexe assigné à la naissance, qui est censé être en adéquation avec le genre, l'orientation sexuelle et affective, puis les pratiques sexuelles des individus. En réalité, il s'agit de dimensions indépendantes les unes des autres, qui se déclinent en de multiples combinaisons.

La représentation de la pénétration péno-vaginale en tant que manière “normale” d’avoir une relation sexuelle reproduit des hiérarchies à différents niveaux. Elle présuppose qu’un “vrai” homme est une personne qui a un pénis et une “vraie” femme une personne qui a une vulve et un clitoris, ce qui est cissexiste<sup>10</sup>. Elle est également hétéronormative, dans la mesure où elle présuppose « que l’hétérosexualité est la norme valide, et que les relations hétérosexuelles sont la référence pour la détermination de ce qui est normal (valide) ou non » (Dubuc & FNEEQ-CSN, 2017, p. 9). Elle est aussi homophobe, puisqu’elle associe la masculinité au fait que les hommes doivent pénétrer et ne surtout pas être pénétrés eux-mêmes (Regache, 2020). Elle participe enfin à la non-reconnaissance de la possibilité d’une sexualité des femmes qui soit autonome, via la masturbation par exemple, et à l’invisibilisation des relations sexuelles entre femmes (Regache, 2020). La norme de la pénétration péno-vaginale est donc porteuse de ces hiérarchies relatives à l’identité de genre des personnes, à leurs pratiques sexuelles et à leur orientation sexuelle et affective.

### 3. Au-delà de la pénétration

Dans cette partie, j’aborderai premièrement les éléments centraux qui ont permis de remettre en question la perception de la pénétration vaginale en tant que pinacle de la sexualité hétérosexuelle, pour évoquer ensuite certaines alternatives possibles.

#### 3.1. Éléments de remise en question de cette norme

##### 3.1.1. Rapports de domination et biais androcentrés dans les sciences

« Dès les années 1980, les critiques féministes se sont attelées à mettre en lumière l’androcentrisme des sciences, à savoir les biais de genre qui les traversent. Jusqu’alors :

« La différence des sexes et l’infériorité des femmes étaient précisément des faits acquis, dont le caractère indiscutable était supposément assis sur les contraintes de la biologie .... La critique féministe a d’abord déconstruit les causes de cette infériorité en en démontrant la nature sociale et politique, avant de s’attaquer à proposer une relecture générale des savoirs constitués .... Cette relecture a mis en évidence l’androcentrisme général des sciences ... autrement dit une vision masculine se prenant et se donnant pour une vision

---

<sup>10</sup> Le cissexisme est la « présomption que toutes les personnes sont cisgenres ; le cissexisme contribue à occulter les autres identités de genre et à affirmer la seule binarité homme-femme comme étant valide » (Dubuc & FNEEQ-CSN, 2017, p. 12).

universaliste et s'ignorant donc comme point de vue spécifique et particulariste » (Devreux, 2016, pp. 9-10).

La biologiste et philosophe Donna Haraway (1988) et la philosophe Sandra Harding (1991) ont ainsi opposé à la prétendue objectivité scientifique une épistémologie des savoirs situés. Concernant le domaine de la sexualité, l'apport des féministes a été de montrer que cette dernière a été traditionnellement conceptualisée en tant que sexualité masculine, qui est à son tour devenue la norme (Wood, Barthalow Koch, Kernoff Mansfield, 2006). Il s'agit donc d'un champ de recherche qui est porteur de cette histoire » (Huber, 2021, pp. 4-5).

Les normes occidentales en matière de sexualités s'inscrivent donc dans un contexte socio-historique spécifique dans lequel les hommes et le masculin sont considérés comme la référence. La prise en compte de ces différents rapports sociaux de pouvoir révèle des savoirs situés, c'est-à-dire « des connaissances produites par un pouvoir masculin et une science masculine qui ignorent une partie des problèmes ou généralisent des résultats qui, de fait, ne sont validés que pour une partie des populations ou des cas concernés » (Devreux, 2016, p. 19).

### 3.1.2. Anatomie et plaisir sexuel des femmes et des personnes avec un clitoris

Nous allons voir à présent quelles critiques plus spécifiques les chercheuses et les militantes féministes ont adressé aux discours médicaux et psychanalytiques relatifs aux corps des femmes et à leur sexualité, présentés précédemment.

« La sexualité a occupé une place centrale dans les revendications des différents mouvements de libération des femmes (MLF) en Europe dès les années 1970, notamment celles relatives à « la réappropriation de leurs corps par les femmes [et à] la relecture critique du corpus théorique de la sexualité, principalement la psychanalyse et la sexologie » (Chaperon, 2014, p. 287). L'article de l'américaine Anne Koedt rédigé en 1970 a contribué à déconstruire l'héritage freudien relatif au mythe de l'orgasme vaginal. L'autrice y explique :

« La région vaginale n'est pas hautement sensitive et n'est pas conformée pour produire un orgasme. Le centre de la sensibilité sexuelle est le clitoris, équivalent féminin du pénis. [...]. S'il existe de nombreuses zones érogènes, il n'y en a qu'une pour la jouissance : cette zone est le clitoris. Tous les orgasmes sont des extensions de la sensation à partir de cette zone. » (Koedt, 2010, pp. 14-15) » (Huber, 2021, p. 4).

Koedt a également remis en cause les justifications derrière la sexualité hétérosexuelle “conventionnelle”, en révélant qu’elles se basaient sur un point de vue masculin :

« Les hommes éprouvent l’orgasme essentiellement par friction contre le vagin, et non la zone clitoridienne, qui est externe, et ne saurait créer cette friction comme le fait si bien la pénétration. Les femmes ont donc été définies sexuellement en fonction de ce qui fait jouir les hommes ; leur physiologie propre n’a pas été proprement analysée. Au lieu de ça, on leur a collé le mythe de la femme émancipée avec son orgasme vaginal – un orgasme qui en fait n’existe pas » (Koedt, 2010, p. 15).

« A Genève, les militantes du MLF [Mouvement de libération des femmes] ont opéré à la même période une « déconstruction théorique d’une sexualité centrée sur le coït » (Burgnard, 2015, p. 298). Elles ont ainsi également réfuté la perspective freudienne de la sexualité féminine, à savoir le primat du vagin sur le clitoris, en affirmant au contraire le rôle central du clitoris » (Huber, 2021, p. 4).

Le *Rapport Hite* publié en 1976 et les autres travaux de Shere Hite, chercheuse américaine proche des mouvements des femmes, ont également permis de remettre en question la norme masculine en matière de sexualité, à savoir sa réduction au coït. L’analyse des plus de trois-mille premiers témoignages a révélé que la grande majorité des femmes ne ressentaient pas grand-chose au moment de la pénétration, ce qui a permis d’en faire quelque chose de “normal” (Nissim, 2019). Par ailleurs, en montrant que les femmes parviennent facilement et fréquemment à l’orgasme au travers de la masturbation, les travaux de Hite ont aussi permis d’établir la capacité orgasmique des femmes, qui est principalement liée à la stimulation clitoridienne. Les résultats ont montré que 90% des femmes se masturbaient, que parmi celles-ci 95% arrivaient facilement à l’orgasme, que la majorité des femmes ressentaient de meilleurs orgasmes au niveau clitoridien et que seules 30% ressentaient des orgasmes lors de la pénétration (Nissim, 2019). En somme, « le problème n’[était] donc pas à chercher du côté d’une supposée frigidité féminine mais, plutôt, au niveau de la définition de la norme » (Mottier, 1994, p. 89). Concernant la “frigidité” des femmes, inférée par une définition de la sexualité réduite à la pénétration vaginale,

« Ce “problème féminin” était qualifié de dysfonctionnement sexuel secondaire par Masters et Johnson (1970), la “solution” consistant, d’après eux, en des thérapies destinées à apprendre aux femmes à éprouver du plaisir de cette manière, plutôt que



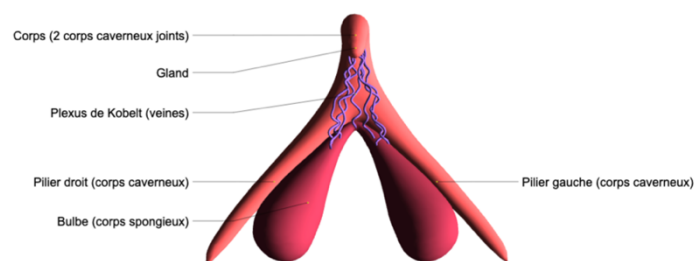
d'envisager d'autres types d'activités sexuelles qui seraient plus satisfaisantes pour elles. Le modèle masculin de la satisfaction sexuelle par le coït était ainsi érigé en norme, et si certaines femmes ne répondaient pas à cette norme, elles étaient, d'après Hite, considérées comme des cas déviants, souffrant de «troubles sexuels» à traiter par des thérapies » (Mottier, 1994, p. 89).

Les mouvements féministes des pays occidentaux ont également joué une grande influence dans la remise en question des normes en matière de sexualité et des «connaissances» relatives aux corps des femmes et à leur fonctionnement. Au travers de groupes de conscience et d'auto-examen, les féministes ont œuvré en faveur d'une meilleure connaissance par les femmes de leur corps et de leur sexualité et d'une réappropriation des savoirs les concernant, en s'opposant au discours médical majoritairement masculin, considéré alors comme le seul discours légitime. Les manuels pédagogiques *Our Bodies, Ourselves* – qui a été traduit en français en 1977 sous le titre de *Notre corps, nous-mêmes* (Blézat et al., 2020) – et *A New View Of A Woman's Body* (Federation of Feminist Women's Health Centers, 1995), publiés respectivement pour la première fois en 1973 et en 1981, témoignent de cet effort de conscientisation de la part des mouvements féministes américains. Ces ouvrages et les groupes d'auto-examen, qui se sont également diffusés en Europe et en Suisse, ont pu pallier le manque d'information sur la santé et le corps des femmes et l'appropriation de ceux-ci par la médecine, en remettant le focus sur les savoirs expérientiels des femmes. Il est intéressant de constater que ces manuels contenaient déjà des illustrations très complètes des organes sexuels des femmes, notamment du clitoris.

Les recherches de l'urologue australienne Helen O'Connell et de ses collègues, menées entre 1998 et 2005, se sont attachées à « proposer une nouvelle version visuelle du clitoris ainsi qu'une nouvelle inscription de son anatomie » (Cencin, 2018, p. 6), au travers des dispositifs visuels «modernes» que sont la photographie et l'IRM (imagerie par résonance magnétique). Dans ses recherches sur l'anatomie du clitoris, O'Connell s'est référée aux savoirs produits antérieurement, aussi bien dans les sphères scientifiques que militantes. Parmi ses sources d'inspiration figurent notamment l'anatomiste néerlandais Reiner de Graff, « le premier à identifier le rôle physiologique des bulbes du clitoris » (Cencin, 2018, p. 7) et le Mouvement américain pour la santé des femmes et son manuel déjà cité plus haut, *A New View of a Woman's Body*. O'Connell a par ailleurs comparé les schémas et descriptions disponibles au moment de sa recherche à celles qui existaient dans la littérature au début du vingtième siècle. Elle constate alors que « les détails des diagrammes génitaux présentés au début du siècle ont par la suite été

ôtés dans les textes ultérieurs » (Cencin, 2018, p. 10) L’urologue « situe ce changement dans le contexte d’un “clitoris découvert et redécouvert” et affirme qu’il s’agit d’une “suppression active plutôt que d’une simple omission dans un intérêt de concision” » (O’Connell et al., 2005, citée dans Cencin, 2018, p. 10). Comme l’a relevé la sociologue Michela Villani, les recherches d’Helen O’Connell ont ouvert « une critique des savoirs médicaux disponibles : elles contestent à la fois le savoir qui est mis au jour et les conditions de production du savoir lui-même, qui vise à reproduire et maintenir des rapports de pouvoir » (Cencin, 2018, p. 11).

Ces dernières années, le clitoris a été fréquemment évoqué dans les médias et il apparaît également de temps en temps dessiné dans l’espace public. Ce que bon nombre de femmes savaient, à savoir que le clitoris est l’organe du plaisir, est désormais un fait scientifique. Après avoir été à plusieurs reprises passée sous silence puis “redécouverte”, son anatomie est connue et se diffuse grâce à des représentations toujours plus réalistes. Du fait que le clitoris n’est pas qu’un “petit bouton” – le gland du clitoris ayant été longtemps pris pour l’organe en entier – le fait de parler plutôt de “complexe clitoridien” ou d’“organe bulbo-clitoridien” permet de dépasser cette représentation erronée. Sur le site d’information *Clit’info*<sup>11</sup>, la chercheuse indépendante Odile Fillod reprend les connaissances actuelles sur le complexe clitoridien. Il fait partie des organes génitaux externes, bien qu’il soit majoritairement interne et donc caché. On estime sa taille totale à environ dix centimètres. Il est majoritairement constitué de tissus érectiles qui se gorgent de sang lors de l’excitation sexuelle. Il joue le même rôle clé dans le plaisir sexuel que le pénis. Cinq parties le constituent – les piliers (ou corps caverneux), le corps, le gland, les bulbes (ou corps spongieux) et la pars intermedia ou plexus de Kobelt (la partie située entre le haut des bulbes et le corps du clitoris) –, représentées sur le schéma ci-dessous :



*L’anatomie du complexe clitoridien ou organe bulbo-clitoridien*<sup>12</sup>

<sup>11</sup> <https://odilefillod.wixsite.com/clitoris/anatomie>

<sup>12</sup> Image du site *Clit’info* d’Odile Fillod. Tiré de : <http://odile.fillod.free.fr/3DClitFR.htm>

En 2016, Odile Fillod a réalisé la première modélisation en 3D de l'organe bulbo-clitoridien. Il s'agit d'un enjeu de taille, tant le fait de connaître et comprendre son corps permet de l'appréhender autrement. A ce sujet, l'historienne et anthropologue Delphine Gardey (2021) écrit :

« Avec cet objet en main, il est plus difficile d'établir l'identité de l'enfant-fille ou de la femme adulte sur le rien, l'absence, le manque. La production artefactuelle permet de tenir à distance ce temps anatomique et politique où 1+1 valait -1, où à partir du plus (à savoir le vagin et le clitoris des femmes), une drôle d'arithmétique savante et sociale définissait un moins (le manque de pénis). Les petites filles peuvent désormais brandir à leur gré ce clito 3D customisable. Elles ont quelque chose à exhiber dont elles peuvent être fières, et elles ne sont pas plus défailtantes qu'imparfaites. Elles sont avec objet, possiblement actrices de leur devenir » (p. 127).

Notons encore, pour conclure cette partie, qu'il aura fallu attendre 2017 pour que le clitoris soit correctement représenté dans un manuel scolaire, publié aux éditions Magnard.

### 3.1.3. Anatomie et plaisir des hommes et des personnes avec un pénis

Si la pénétration vaginale semblant plutôt bien fonctionner en termes d'accès au plaisir et à l'orgasme pour les hommes cisgenres hétérosexuels, quel est l'avantage pour eux de la remettre en question ? Bien que je ne puisse pas développer ce sujet dans ce travail, je souhaitais toutefois en dire quelques mots. Nous avons vu que la sexualité des hommes est également un construit social. Si à première vue, ils en sortent plutôt avantagés, il me semble toutefois essentiel de pouvoir déconstruire les normes relatives à la masculinité<sup>13</sup>, particulièrement en matière de comportements sexuels. La sexualité des hommes me semble encore trop souvent présentée comme simple et évidente, contrairement à celle des femmes qui serait "compliquée".

Les hommes sont socialisés à découvrir le plaisir au travers de la masturbation et sont donc généralement en mesure de prendre facilement du plaisir au travers de leur pénis. En revanche, ils sont peu encouragés à découvrir les autres zones érogènes de leur corps. C'est particulièrement clair en ce qui concerne leur prostate, qui est pourtant une glande pouvant procurer beaucoup de plaisir, jusqu'à l'orgasme (Regache, 2020). Comme l'explique Martin

---

<sup>13</sup> La masculinité désigne « dans une société et à une époque données, ce qui est socialement reconnu comme le propre des hommes en termes de conquête, de lutte pour l'exercice du pouvoir .... C'est aussi l'impératif assigné aux garçons et aux hommes ... [d'] en faire la preuve dans la pratique sociale » (Rauch, 2014, p. 527).

Page (2019), « il n’y a pas de séparation entre notre corps physique et notre corps social. Nos sensations, que nous croyons si naturelles, sont en partie des constructions » (p. 20). L’ouverture à de nouveaux plaisirs requiert donc, particulièrement chez les hommes, un effort conscient de dépassement des conditionnements. Le fait d’être pénétré par une femme pour un homme hétérosexuel reste un tabou à notre époque, même s’il devient plus fréquent d’entendre parler de plaisir prostatique. Le fait d’explorer cette pratique dans le cadre d’une relation hétérosexuelle est toujours considéré comme une remise en cause des normes de genre. Cela est particulièrement visible dans les insultes homophobes, qui associent le fait d’être pénétré, pour un homme, à une masculinité “moindre” (Regache, 2019).

Concernant les hommes qui ont du sexe avec des hommes, il est essentiel d’avoir en tête que la pénétration anale n’est pas l’unique ni la plus fréquente des pratiques sexuelles. Entre partenaires stables, les pratiques les plus courantes sont la fellation (88.1% en 2014), la masturbation (86.9%) et la pénétration anale active et/ou passive (77.7%). Pour les partenaires occasionnels, ce sont la fellation (97%), la masturbation (94.3%), puis la pénétration anale active et/ou passive (86.2%) (Locicero & Bize, 2014).

### 3.2. Alternatives

« Pour en revenir à la norme de la pénétration péno-vaginale dans le cadre des relations sexuelles hétérosexuelles aujourd’hui, on peut constater qu’elle est toujours prégnante : « la théorie freudienne court toujours, quoique sous d’autres formes : à la femme mature s’est substituée la femme expérimentée, celle qui sait jouir “malgré” une pénétration vaginale » (Mazurette & Mascret, 2016, p.61). En dépit de la redécouverte du clitoris et de sa centralité dans l’accès au plaisir, il semble que l’on continue à confondre l’acte reproductif et l’acte sexuel (loc. cit.), sous l’influence du « triptyque “préliminaires – pénétration à éjaculation” [qui] est une construction culturelle qui minore et ignore les potentialités de la stimulation clitoridienne » (Gardey, 2019, dans Rennes (Éd.), 2021, p. 549). » (Huber, 2021, p. 5). Il apparaît que :

« La relation sexuelle reste “domestiquée” comme le soulignait Paola Tabet (1985), par l’objectif reproductif et la norme hétérosexuelle qui continuent de sous-tendre les définitions sociales de la sexualité-plaisir comme elles sous-tendent les définitions des pratiques censées être celles procurant du plaisir aux femmes comme aux hommes, quand bien même ces dites pratiques ne sont pas forcément celles qui procurent le plus de plaisir

aux femmes, ni probablement aux hommes (bien qu'ils en soient encore moins conscients que les femmes) » (Andro et al., 2010, pp. 6-7).

« Toutefois, la remise en question de la norme de la pénétration péno-vaginale est bien présente, comme l'atteste l'évolution des pratiques sexuelles hétérosexuelles, la multiplication des comptes Instagram traitant de sexualité et de plaisir sexuel, ou encore l'apparition récente du terme de circlusion » (Huber, 2021, p. 5). Les luttes des mouvements LGBTQIA+<sup>14</sup> contribuent également fortement à rendre visible la diversité des identités et des pratiques et à rendre caduques les normes en matière de sexualité.

### 3.2.1. Ce qui constitue les sexualités

Martin Page (2019) nous rappelle une réalité : « la sexualité n'est pas limitée à un organe et à un geste. Penser ... que la pénétration est obligatoire, que n'importe quel acte est nécessaire ... semble une triste, destructrice et peu imaginative manière de voir les choses » (p. 17). Ça n'est pas un organe qui fait la sexualité (malgré le focus porté sur le clitoris dans ce travail). Le pénis ne définit pas ce qui est ou non de la sexualité. Les pratiques sexuelles sont effectivement nombreuses et variées. On pourrait dire qu'elles contiennent tout ce qu'on peut faire avec son corps et son cerveau, seul-e ou à plusieurs, en lien avec un désir, une stimulation sexuelle, l'envie de donner ou de recevoir du plaisir sexuel. Les pratiques pénétratives, incluant un pénis, des doigts, une main ou encore un sextoys, ne sont qu'une des innombrables manières d'avoir des relations sexuelles, seul-e ou à plusieurs. Il est par exemple possible de se caresser, de s'embrasser, de se toucher, de se frotter. S'affranchir de la norme pénétrative permet d'élargir, dans les discours et les pratiques, la perception des zones où le plaisir peut se produire, et de sortir d'une certaine hiérarchisation, avec au sommet les relations sexuelles avec pénétration. Il s'agit de « prendre conscience du fait que la sexualité actuelle représente finalement “une restriction anormale des potentialités érotiques du corps humain” » (Brown, 1972, cité dans Offensive libertaire et sociale, 2011) et de libérer nos imaginaires, car les possibilités sont infinies.

---

<sup>14</sup> L'acronyme désigne des personnes aux réalités très différentes, en situation minoritaire en termes d'orientation sexuelle et affective, d'identité de genre ou d'expression de genre : lesbiennes, gay, bisexuel-les, trans, queer, intersexes, asexuel-les. Le “+” indiquent toutes les personnes qui ne se retrouvent pas dans ces catégories.

### 3.2.2. L'importance du vocabulaire

Dans le domaine de la sexualité, la connaissance de son propre corps et de ses organes génitaux est un enjeu central pour pouvoir comprendre son fonctionnement et accéder au plaisir. Il est donc essentiel de pouvoir se les représenter et les nommer correctement. Les mots utilisés pour décrire nos sexes ont leur importance, particulièrement pour les femmes en raison de l'invisibilisation dont ils ont fait l'objet et des fausses représentations qui ont longtemps circulé. La confusion fréquente dans le langage entre la vulve – qui sert à décrire l'ensemble des organes génitaux externes femelles – et le vagin est à mon sens révélatrice de la centralité qui a longtemps été accordée à ce dernier. Par ailleurs, le vagin est encore souvent décrit et perçu comme un trou, un vide, alors qu'en réalité il s'agit d'un muscle dont les parois internes se touchent. De même, le clitoris est encore souvent ignoré ou méconnu par les personnes qui en possèdent un, c'est-à-dire réduit à sa partie externe – le gland et le capuchon –, qui peut être plus ou moins visible. Un dialogue entre deux amies dans la bande-dessinée *L'affaire clitoris* (Loup & Saint-Lô, 2021) illustre à mon sens très bien le changement des représentations que peut permettre une connaissance ajustée de son propre corps :

- « On a toujours vécu avec le sentiment que dans notre sexe, l'organe important c'était le vagin. Le clitoris c'était éventuellement un petit bout de chair annexe et chatouilleux, mais c'était tout... L'organe, le vrai, c'était le vagin.
- En tout cas pour ce qui est du plaisir !
- Oui, mais même le vagin est une voie d'accès à cet organe du plaisir à l'intérieur ! Le vagin est simplement une voie d'accès au clitoris, ça c'est une vraie révolution ! J'avais jamais vu les choses comme ça... Parce que le vagin est quand même principalement vu et vécu comme une poche qui attend le pénis, un fourreau à bite, un trou, un vide, un manque, quoi ! Reconnaître la puissance et la prépondérance du clitoris c'est sortir de cette représentation par le manque, le "moins". Et ça opère de sacrés changements... » (pp. 47-48).

Il est également intéressant de réfléchir aux mots utilisés et aux associations qu'ils véhiculent. Le vocabulaire est un outil puissant pour questionner et changer les représentations et les expériences intimes. J'ai déjà parlé du mot "préliminaires" et des hiérarchies implicites entre pratiques sexuelles qu'il sous-entend. L'acception courante des termes "passif·ve" et "actif·ve" mériterait également d'être questionnée, dans la mesure où elle renvoie à des rôles stéréotypés. La pénétration peut être très active pour la personne qui la reçoit, puisqu'elle demande à la fois

une détente suffisante et une sollicitation des muscles du plancher pelvien ou du périnée. Elle peut également être plutôt passive pour la personne qui pénètre, qui se laisse alors englober par l'autre. On retrouve la même idée de renverser la hiérarchie implicite entre la personne pénétrée et celle qui pénètre dans le terme “power bottom”, terme qui peut se traduire par le “pouvoir du bas” (Regache, 2020). Apparu dans les milieux homosexuels, « il s'agit d'une personne dont le rôle sexuel serait traditionnellement considéré comme réceptif... mais qui dirige le rapport sexuel, y compris de manière agressive » (Mazaurette, 2021). De même, est apparu en 2016 un nouveau terme, celui de “circlusion”. « C'est la philosophe féministe Bini Adamczak (2018) qui a proposé ce mot pour pouvoir penser différemment les pratiques sexuelles :

« La notion de circlusion s'oppose à celle de pénétration. Les deux mots décrivent à peu près le même processus matériel. Mais : d'une perspective opposée. Pénétration signifie introduire ou insérer. Circlusion signifie entourer, enrober ou enfiler par-dessus. Voilà. En utilisant le terme de circlusion, le rapport d'activité et de passivité est inversé. Pénétrer signifie : introduire quelque chose – un brin, une tige ou un bitonniau – dans quelque chose d'autre – un anneau ou un tuyau. Dans cette perspective, ce sont le brin, la tige ou le bitonniau qui sont considérés comme actifs. Circlure signifie : enfiler quelque chose – un anneau ou un tuyau – par-dessus quelque chose d'autre – un brin, une tige ou un bitonniau. Ici, ce sont l'anneau ou le tuyau qui sont actifs » (p.1).

L'usage de ce mot me semble très intéressant, en tant qu'autre façon de remettre en question les normes en matière de sexualité. Le fait d'utiliser d'autres mots – par exemple les pratiques circluantes plutôt que les pratiques pénétratives – permet de changer également les représentations et hiérarchies implicites » (Huber, 2021, pp. 6-7).

#### 4. Constats et pistes pour l'intervention professionnelle en santé sexuelle

Pour terminer cette réflexion, il me semble essentiel de voir en quoi le domaine de la santé sexuelle est concerné par la reproduction de cette norme hétérocentrée de la pénétration pénovaginale et quelles sont les pistes permettant de la dépasser. « Au cours de mes stages en éducation sexuelle et en conseil, j'ai constaté que la norme de la pénétration pénovaginale, et plus largement la réduction de la sexualité à sa forme pénétrative, continuent d'imprégner les représentations et les pratiques. Il me semble essentiel de pouvoir déconstruire ces normes en tant que spécialiste en santé sexuelle, afin de ne pas contribuer, parfois malgré nous, à la reproduction de schémas androcentrés et hétérocentrés » (Huber, 2021, p. 7). Je présenterai tout

d'abord quelques constats relatifs aux contextes de l'éducation sexuelle et du conseil en santé sexuelle en Suisse romande, avant d'énoncer quelques pistes générales pour la pratique professionnelle des spécialistes en santé sexuelle.

#### 4.1. Éducation sexuelle

Lors de mon stage en éducation sexuelle, j'ai observé la persistance de représentations limitantes autour de ce qui constitue une relation sexuelle, pensée non seulement comme principalement hétérosexuelle, mais reproduisant également la dichotomie commune entre des pratiques considérées comme des "préliminaires" et la relation sexuelle à proprement parler, entendue comme la pénétration pénéo-vaginale. Dans les cours donnés dans les classes du primaire, la relation sexuelle était par exemple principalement décrite comme l'introduction du pénis dans le vagin, sans que ni le clitoris ni son rôle dans la sexualité ne soient nommés. Cette conception tend à invisibiliser la diversité des orientations sexuelles et affectives et réduit la relation hétérosexuelle à la pénétration vaginale. Encore trop souvent, « on apprend donc aux jeunes à se reproduire (alors qu'ils n'en ont pas l'âge) mais pas à prendre du plaisir (alors que c'est le moment). Le sexe "scolaire" est considéré comme productif et non créatif : pas question, dans ces conditions, d'aborder l'étude du clitoris » (Mazaurette & Mascret, 2016, pp. 87-88). C'est également ce qu'a constaté Sophie Torrent (2020) dans sa thèse consacrée à la construction du genre dans les cours d'éducation sexuelle spécialisée en Suisse romande : « la relation sexuelle est définie dans un cadre très restreint et ne laisse pas de place aux sexualités non-hétérosexuelles, non-pénétratives ou non-reproductives » (p. 106). Dans un article co-écrit avec Marlyse Debergh (Debergh & Torrent, 2020), Sophie Torrent montre « comment l'éducation sexuelle en Suisse romande reproduit encore aujourd'hui « une norme pénéo-vaginale hétéronormative et différentialiste [qui] circonscrit les discours sur les rapports sexuels » (Debergh & Torrent, 2020, p. 7). Pour appuyer leurs propos, les autrices donnent plusieurs exemples, dont j'ai moi-même été témoin lors de mon stage en éducation. L'un d'eux concerne la présentation des organes sexuels, encore centrée sur les organes reproducteurs : « les discours principaux portent sur le vagin et le pénis, présentés la plupart du temps conjointement, comme s'ils étaient faits pour se compléter. La norme de la reproduction ainsi que celle de la relation pénéo-vaginale sont déjà induites » (Debergh & Torrent, 2020, p. 8). Un autre exemple concerne le clitoris, qui tend à être parfois ignoré, du fait de la focale mise sur la reproduction :



« Les similitudes entre le clitoris et le pénis, ayant pourtant la même base anatomique et des aspects communs en lien au plaisir, ne sont par ailleurs jamais relevées.... Cela contraste avec la représentation précise et détaillée des organes reproducteurs, plaçant au centre le vagin, l'utérus, les trompes de Fallope et les ovaires » (Debergh & Torrent, 2020, p. 10).

Par ailleurs, la présentation de ce que c'est que "faire l'amour" reproduit également la norme d'une sexualité hétérosexuelle pénétrative et reproductive, car « en pratique, les descriptions des relations sexuelles sont la plupart du temps résumées à la relation péno-vaginale, entre un homme et une femme » (Debergh & Torrent, 2020, p. 13). Les autrices expliquent que cela se retrouve également dans la manière de parler de l'excitation, puisque l'érection du pénis et la lubrification vaginale tendent à être systématiquement mises en miroir. Or, s'il s'agit effectivement « des manifestations potentielles du corps, le fait de les présenter ainsi renforce l'idée du vagin comme ayant comme but propre de se préparer à recevoir un pénis » (Debergh & Torrent, 2020, p. 13). Ces différents exemples permettent de mettre en lumière l'importance de pouvoir questionner ces biais en tant que spécialiste en santé sexuelle, afin de pouvoir transmettre des informations qui ne contribuent pas à les renforcer » (Huber, 2021, pp. 8-9).

Sophie Torrent (2020) plaide également dans sa thèse pour l'adoption d'une pédagogie critique de la norme, qui ne reproduise pas la norme de la bi-catégorisation des sexes, mais au contraire la déconstruise. Elle résume ainsi l'approche proposée par la sociologue du genre québécoise, Gabrielle Richard :

« Elle [Richard] propose une approche où l'on présente les similitudes entre les corps masculins et féminins : tous deux faits pour uriner, avec une pilosité qui se développe à la puberté, avec une sensibilité plus grande lors de l'excitation sexuelle. Elle propose de présenter les processus d'érection, de lubrification, d'éjaculation, d'orgasme comme étant les possibilités d'une diversité des corps, et non seulement d'une catégorie dominante et privilégiée. L'avantage premier est qu'il permet de déconstruire les normes de genre : si les filles peuvent aussi avoir une érection ou une éjaculation du clitoris, il est alors temps de repenser la sexualité et ne pas voir comme seule finalité l'éjaculation de l'homme. Si les filles et les garçons se couvrent de poils à la puberté, pourquoi alors seules les filles sont censées s'épiler ? Ce type de discours a donc l'avantage de discuter de la prétendue normalité. L'autre avantage d'une telle approche est d'être plus proche des réalités biologiques » (Torrent, 2020, p. 145).

## 4.2. Conseil en santé sexuelle

Dans le cadre de mon stage en conseil en santé sexuelle, j'ai également constaté que les relations sexuelles non-pénétratives demeuraient un impensé, dans certains contextes, et qu'un rapport hétérosexuel était généralement pensé comme une pénétration péno-vaginale. Par exemple, dans les conseils contraceptifs donnés aux jeunes femmes hétérosexuelles qui avaient oublié de prendre la pilule, « il était conseillé soit d'utiliser un préservatif externe, soit de ne pas avoir de relations sexuelles, sans jamais préciser qu'il était en fait question de sexualité pénétrative uniquement. C'est également ce que Debergh et Torrent (2020) ont constaté dans leur étude de terrain dans des consultations de santé sexuelle : « les informations sur “le début des relations sexuelles” et les précautions à prendre concernant la contraception et les IST démontrent que ce qui est régulièrement sous-entendu par ce terme est en fait la première relation avec pénétration vaginale » (Debergh & Torrent, 2020, p. 14). Par ailleurs, les pratiques non pénétratives sont promues dans certains contextes, notamment lorsque que « la pénétration péno-vaginale pose problème » (Debergh & Torrent, 2020, p. 14). Je suis arrivée au même constat, puisque les pratiques non-pénétratives tendaient à être abordées lors de douleurs liées à la pénétration ou d'inquiétudes liées à la durée de l'érection » (Huber, 2021, p. 9).

## 4.3. Pistes pour la pratique professionnelle

« Je vois de nombreux avantages au fait de questionner dans notre pratique cette norme de la pénétration péno-vaginale, et plus largement la conception du rapport sexuel limité à des pratiques pénétratives. Il s'agit de pouvoir représenter de manière inclusive les sexualités et de promouvoir le plaisir sexuel sous toutes ses formes, que ce soit dans le cadre de l'éducation comme du conseil. Voici selon moi quelques usages qui peuvent être faits de cette remise en question de la norme de la sexualité pénétrative (en s'adaptant au public ou à la personne en face) :

- Présenter les relations sexuelles comme un ensemble de caresses, baisers, contacts incluant ou non les organes génitaux, avec ou sans pénétration. Nommer les différentes zones du corps qui peuvent être érogènes, en ouvrant au-delà des organes génitaux.
- Parler des différentes manières d'éprouver du plaisir, dans les pratiques pénétratives et non pénétratives. Promouvoir la masturbation y compris dans le cadre de la sexualité avec une autre personne. Inviter à découvrir les zones du corps qui procurent du plaisir, chez soi et chez l'autre.

- Tâcher de ne pas reproduire la hiérarchie entre les pratiques pénétratives et non-pénétratives en réfléchissant aux mots utilisés (préliminaires, par exemple).
- En présentant les organes génitaux externes et internes, parler du clitoris dans son ensemble et faire le parallèle entre le clitoris et le pénis, et non entre le vagin et le pénis.
- Prendre garde à faire la distinction entre un rapport sexuel et un rapport reproductif. Ouvrir à la diversité des manières de devenir parent.
- Garder en tête que tous les corps peuvent être pénétrés/circlure, en fonction des désirs de chacun·e. La pénétration/circlusion est une pratique qui peut procurer du plaisir ou non, être agréable ou désagréable, voire faire mal. Elle peut être souhaitée ou non, elle n'est en tout cas pas obligatoire.
- En matière de contraception dans une relation incluant une personne avec un pénis et une personne avec un vagin et un utérus, la sexualité non pénétrative peut permettre de se libérer temporairement ou à plus long terme de la charge contraceptive.
- En matière de protection des infections sexuellement transmissibles (IST), les pratiques non pénétratives peuvent réduire les risques (tout en précisant que les pratiques non pénétratives ne sont pas dénuées de risques).
- En ce qui concerne les premières relations sexuelles, remettre en question les discours habituels autour de la virginité et ouvrir à une représentation inclusive des orientations sexuelles et affectives et des identités de genre » (Huber, 2021, pp. 7-8).
- Considérer que la sexualité accompagne la plupart des individus tout au long de leur vie et qu'elle est, de ce fait, constituée d'une succession de premières fois. Expliquer que ce n'est pas une pratique sexuelle spécifique, en l'occurrence la sexualité pénétrative, qui définit si une personne est vierge ou non. Les pratiques sexuelles des individus n'impliquent pas toujours un pénis ni une pénétration.
- Sortir d'une approche hétéronormative qui donne à l'hétérosexualité la place centrale et "oublie" les autres orientations sexuelles et affectives, en ne les abordant que de manière marginale et stéréotypée.
- Outiller les personnes pour qu'elles connaissent leur anatomie, tout particulièrement les personnes n'étant pas des hommes cisgenres (dans la mesure où ces derniers ont été davantage socialisés pour apprendre à se donner du plaisir et à en avoir lors des relations sexuelles). Des connaissances relatives à l'anatomie du plaisir<sup>15</sup> favorisent un égal accès

---

<sup>15</sup> Les planches du Bioscope réalisées en collaboration avec Odile Fillod constituent un outil fort utile. Elles sont disponibles sur le site : <https://www.unige.ch/ssi/ressources/outils-pedagogiques/>

à l'apprentissage du plaisir. En ce sens, il est important de présenter en parallèle le clitoris et le pénis et de parler de leur fonction (organes érectiles apportant du plaisir), pas uniquement de leur emplacement. Pour les garçons et hommes cisgenres, il peut être intéressant de sortir de l'hyper focalisation sur le pénis, pour découvrir les autres zones du corps, génitales ou non, qui peuvent donner du plaisir.

- Pour le conseil en santé sexuelle plus spécifiquement, en abordant les changements liés à la ménopause et à l'andropause (qui peuvent impliquer notamment une sécheresse de la muqueuse vaginale ou des difficultés à avoir ou maintenir une érection), ouvrir le champ des possibles en parlant de l'opportunité d'explorer d'avantage la sexualité non pénétrative (par exemple la masturbation avec sa son partenaire, les caresses, le sexe oral).

Les pistes évoquées ci-dessus ne sont évidemment pas exhaustives mais fournissent, je l'espère, des solutions pratiques et applicables dans les domaines de l'éducation et du conseil en santé sexuelle. Du fait de l'évolution rapide des connaissances, il convient par ailleurs de se tenir informé-e, afin de pouvoir faire une vraie place à la diversité des sexualités et des identités.

## Conclusion

Dans ce travail, j'ai souhaité mieux comprendre d'où venait la norme de la pénétration pénovaginale, afin de pouvoir d'une part la déconstruire et d'autre part identifier des pistes d'intervention pour la pratique professionnelle en santé sexuelle. J'ai donc commencé par m'intéresser au contexte socio-historique ayant participé à la construction et à la naturalisation de cette norme, avant de poursuivre en la confrontant aux éléments factuels qui la rendent problématique. J'ai ensuite choisi de mettre en lumière les contributions des militantes et chercheuses féministes. Ces dernières, en dévoilant les biais androcentrés dans les sciences et dans un mouvement de réappropriation par les femmes des savoirs sur leurs propres corps, ont permis de réfuter la centralité du vagin dans le plaisir sexuel des femmes cisgenres, au profit de l'organe bulbo-clitoridien. Des alternatives à la sexualité pénétrative ont ensuite été évoquées, rappelant la diversité en matière de sexualité. En dernier lieu, j'ai esquissé des pistes pour l'intervention professionnelle, dans le but de dépasser les normes sexuelles et de refléter le champ des possibles. J'ai en effet découvert, lors de mes stages et dans la littérature, que l'éducation sexuelle et le conseil en santé sexuelle dans le contexte romand n'étaient pas exempts de représentations normatives des sexualités, mais contribuaient au moins partiellement à les reproduire.

Les discours et représentations sur les sexualités restent marquées par des nombreux biais, notamment sexistes, homophobes et transphobes. Ces biais ont pour effet d'entraver les pratiques sexuelles de toute personne et, plus spécifiquement, de discriminer les personnes qui ne correspondent pas aux normes dominantes, que ce soit en termes d'identité de genre, d'expression de genre ou d'orientation sexuelle et affective. En tant que spécialiste en santé sexuelle, je souhaite me questionner activement sur mes propres biais, travailler à les déconstruire, et adapter la forme et le fond de mes messages. J'espère que ce travail contribuera à rendre visibles certaines des normes qui se cachent dans nos manières habituelles de parler de sexualité et nous incitera à les dépasser.

## Références bibliographiques

- Accardo, A. (1997). *Introduction à une sociologie critique. Lire Bourdieu*. Le Mascaret.
- Adamczak, B. (2018). Come on. Discussion sur un nouveau mot qui émerge et qui va révolutionner notre manière de parler de sexe. *GLAD! Revue sur le langage, le genre, les sexualités*. 5. 1-5. <https://doi.org/10.4000/glad.1401>
- Andro, A. & Bajos, N. (2008). La sexualité sans pénétration : une réalité oubliée du répertoire sexuel. In N. Bajos (Éd.), *Enquête sur la sexualité en France : Pratiques, genre et santé* (pp. 297-314). La Découverte.
- Andro, A., Bachmann, L., Bajos, N. & Hamel, C. (2010). La sexualité des femmes : le plaisir contraint. *Nouvelles questions féministes*, 29(3), 4-13.
- Bajos, N. & Bozon, M. (2007). Transformation des comportements, immobilité des représentations. Premiers résultats de l'enquête Contexte de la sexualité en France (2006). *Informations sociales*, 144, 22-33. <https://doi.org/10.3917/inso.144.0022>
- Barrense-Dias, Y., Akre, C., Berchtold, A., Leeners, B., Morselli, D. & Suris, J-C. (2018). *Sexual health and behavior of young people in Switzerland*. Université de Lausanne, Institut universitaire de médecine sociale et préventive (Raisons de santé 291). <http://dx.doi.org/10.16908/issn.1660-7104/291>
- Blézat, M., Desquenes, N., El Kotni, M., Faure, N., Fofafa, N., de Gunzbourg, H., Hermann, M., Kinski, N. & Perret, Y. (2020). *Notre corps, nous-mêmes* (réédition). Hors d'atteinte.
- Boehringer, S. (2018). Sociétés anciennes : la Grèce et Rome. In S. Steinberg (Éd.), *Une histoire des sexualités* (pp. 93-167). Presses Universitaires de France.
- Bozon, M. (1999). Les significations sociales des actes sexuels. *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128(1), 3-23. <https://doi.org/10.3917/arss.p1999.128n1.0003>
- Bozon, M. (2008). Pratiques et rencontres sexuelles : un répertoire qui s'élargit. In N. Bajos (Éd.), *Enquête sur la sexualité en France : Pratiques, genre et santé* (pp. 273-295). La Découverte.
- Bozon, M. (2009). *Sociologie de la sexualité* (2<sup>ème</sup> édition). Armand Colin.
- Burgnard, S. (2012). *Produire, diffuser et contester les savoirs sur le sexe. Une sociohistoire de la sexualité dans la Genève des années 1970* [Thèse de doctorat]. Université de Genève (Suisse). <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:21782>
- Burgnard, S. (2015). *Produire, diffuser et contester les savoirs sur le sexe. Une sociohistoire de la sexualité dans la Genève des années 1970*. Peter Lang.
- Cencin, A. (2018). Les différentes versions de la « découverte » du clitoris par Helen O'Connell (1998-2005). *Genre, sexualité & société* [En ligne], Hors-série n°3. <https://doi.org/10.4000/gss.4403>
- Chaperon, S. (2014). Féminisme. In J. Mossuz-Lavau (Éd.), *Dictionnaire des sexualités* (pp. 285-289). Robert Laffont.
- Chaperon, S. (2016). Organes sexuels. In J. Rennes (Éd.), *Encyclopédie critique du genre* (pp. 428-438). La Découverte.
- Debergh, M. (2020). *Cahiers du Genre*, « La production de la santé sexuelle ». *Nouvelles Questions Féministes*, 39, 153-156.
- Debergh, M. & Torrent, S. (2020). C'est une pièce qui rentre dans une autre pièce : normer les corps par l'éducation à la santé sexuelle en suisse romande. *Genre, sexualité et société*, 24, 1-20.
- Devreux, A.-M. (2016). Introduction. In A.-M. Devreux (Éd.), *Les sciences et le genre* (pp. 9-43). Presses universitaires de Rennes.

- Dorlin, E. (2008). *Sexe, genre, sexualités. Introduction à la théorie féministe*. Presses Universitaires de France.
- Dubuc, D & FNEEQ-CSN (2017). *Les mots de la diversité liée au sexe, au genre et à l'orientation sexuelle*. Fédération nationale des enseignantes et des enseignants du Québec (FNEEQ-CSN). <https://fneeq.qc.ca/wp-content/uploads/Glossaire-2017-08-14-corr.pdf>
- Federation of Feminist Women's Health Centers (1995). *A New View of a Woman's Body*. Feminist Health Press.
- Fillod, O. (2020). *Anatomie*. Clit'info. <https://odilefillod.wixsite.com/clitoris/anatomie>
- Frederick, D. A., St. John, H. K., Garcia, J. R. & Lloyd, E. A. (2018). Differences in orgasm frequency between gay, lesbian, bisexual, and heterosexual men and women in a U.S. national sample. *Archives of Sexual Behavior*, 47, 273-288. <https://doi.org/10.1007/s10508-017-0939-z>
- Gagnon, J. (2008). *Les scripts de la sexualité : essais sur les origines culturelles du désir*. Payot.
- Gardey, D. (2018). Introduction. In D. Gardey & M. Vuille (Éds.), *Les sciences du désir. La sexualité féminine, de la psychanalyse aux neurosciences* (pp. 5-35). Le Bord de L'eau.
- Gardey, D. (2021). *Histoire politique du clitoris*. Textuel.
- Gardey, D. & Hasdeu I. (2015). Cet obscur sujet du désir. Médicaliser les troubles de la sexualité féminine en Occident. *Travail, genre et sociétés*, 34, 73-92.
- Giami, A. (2007a). Santé sexuelle : la médicalisation de la sexualité et du bien-être. *Le Journal des psychologues*, 7(7), 56-60.
- Giami, A. (2007b). Fonction sexuelle masculine et sexualité féminine. Permanence des représentations du genre en sexologie et en médecine sexuelle. *Communications*, 81, 135-151.
- Giami, A. (2009). Les formes contemporaines de la médicalisation de la sexualité. In S. Yaya (Éd.), *Pouvoir médical et santé totalitaire : conséquences socio-anthropologiques et éthiques* (pp. 225-249). Presses de l'Université de Laval.
- Giami, A. (2014). Masters et Johnson. In J. Mossuz-Lavau (Éd.), *Dictionnaire des sexualités* (pp. 531-533). Robert Laffont.
- Harding, S. (1991). *Whose Science, Whose Knowledge? Thinking from Women's Lives*. Cornell University Press.
- Haraway, D. (1988). Situated knowledge : The science question in feminism as a site of discourse on the privilege of partial perspective. *Feminist Studies*, 14(3), 575-599.
- Hédon, F. (2014). Préliminaires. In J. Lavau (Éd.), *Dictionnaire des sexualités* (pp. 669-671). Robert Laffont.
- Huber, V. (2021). *La pénétration* [travail de validation du module VI du DAS en santé sexuelle, non publié]. HETS et CEFOC.
- Jaspard, M. (2017). *Sociologie des comportements sexuels*. La Découverte.
- Les Klamydia's (2017). *Lez Game* [jeu de société]. <https://www.klamydias.ch/jeu-lez-game>
- Locicero, S. & Bize, R. (2014). *Les comportements face au VIH/SIDA des hommes qui ont des relations sexuelles avec des hommes. Enquête Gaysurvey 2014*. Université de Lausanne, Institut universitaire de médecine sociale et préventive (Raisons de santé 253). [https://serval.unil.ch/resource/serval:BIB\\_1304865F4ACC.P001/REF](https://serval.unil.ch/resource/serval:BIB_1304865F4ACC.P001/REF)
- Koedt, A. (2010). Le mythe de l'orgasme vaginal. *Nouvelles Questions Féministes*, 3(3), 14-22.
- Lett, D. (2018). L'Occident médiéval. In S. Steinberg (Éd.), *Une histoire des sexualités* (pp. 93-167). Presses Universitaires de France.

- Leridon, H. (2014). Rapports sexuels (fréquence). In J. Mossuz-Lavau (Éd.), *Dictionnaire des sexualités* (pp. 717-719). Robert Laffont.
- Loup, D. & Saint-Lô, J. (2021). *L'affaire clitoris* [bande-dessinée]. Marabout.
- Malépart-Traversy, L. (2016). *Le clitoris* [film d'animation]. <https://vimeo.com/222111805>
- Martin, H., Bendjama, R. & Bessette-Viens, R. (2018). Adapter le sexe au bien-être. La chirurgie esthétique des organes génitaux féminins. In D. Gardey & M. Vuille (Éds.), *Les sciences du désir. La sexualité féminine, de la psychanalyse aux neurosciences*. Le Bord de L'eau.
- Mazaurette, M. & Mascret, D. (2016). *La revanche du clitoris* (2<sup>ème</sup> édition). La Musardine.
- Mazaurette, M. (2021, 28 février). *Sexualité : circlusion, « power bottom »... quand la pénétration se réinvente*. Lemonde.fr. [https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2021/02/28/sexualite-circlusion-power-bottom-quand-la-penetration-se-reinvente\\_6071440\\_4500055.html](https://www.lemonde.fr/m-le-mag/article/2021/02/28/sexualite-circlusion-power-bottom-quand-la-penetration-se-reinvente_6071440_4500055.html)
- Mossuz-Lavau, J. (Éd.). (2014). *Dictionnaire des sexualités*. Robert Laffont.
- Nissim, R. (2019). *La sexualité des femmes racontées aux jeunes et aux moins jeunes*. Mamamélis (4<sup>ème</sup> édition)
- Offensive libertaire et sociale (2011). En finir avec le tout-génital. *Offensive*, 32.
- OMS Bureau régional pour l'Europe et BZgA. (2013). *Standards pour l'éducation sexuelle en Europe, version française*. SANTE SEXUELLE Suisse.
- Page, M. (2019). *Au-delà de la pénétration* (2<sup>ème</sup> édition). Monstrograph.
- Plã, J. (2020). *Jouissance club : une cartographie du plaisir*. Marabout.
- Rauch, A. (2014). Masculinité. In J. Mossuz-Lavau (Éd.), *Dictionnaire des sexualités* (pp. 527-530). Robert Laffont.
- Regache, C. (2019, 12 septembre). Pourquoi je peux dire pédé et pas toi [podcast audio]. In *Camille*. Binge Audio. <https://www.binge.audio/podcast/camille/pourquoi-je-peux-dire-pede-et-pas-toi>
- Regache, C. (2020, 15 octobre). Dans ton cul [podcast audio]. In *Camille*. Binge Audio. <https://www.binge.audio/podcast/camille/dans-ton-cul>
- Rennes, J. (Éd.). (2021). *Encyclopédie critique du genre*. La Découverte.
- Torrent, S. (2020). « Devenir une belle jeune fille » ou « Être fier de ses muscles ». *Tensions liées au genre dans les cours d'éducation sexuelle spécialisée* [thèse de doctorat]. Université de Fribourg.
- Vincent, C. (2018, 26 avril). *Comment la science modèle le sexe des femmes*. Le Monde. (interview de Delphine Gardey). [https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/04/26/comment-la-science-modele-le-sexe-des-femmes\\_5291014\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2018/04/26/comment-la-science-modele-le-sexe-des-femmes_5291014_3232.html)
- Wood, J. M., Barthalow Koche, P. & Kernoff Mansfield, Ph. (2006). Women's sexual desire: a feminist critique. *The Journal of Sex Research*, 43, 236-244.